

PREMIÈRE PARTIE

**BOSTON 1825**



Par un après-midi de novembre, Frank Jefferson s'était résolument engagé sur la route menant vers l'est. Il fuyait Centerville, en Ohio, son village natal où il n'arrivait plus à apprécier l'air qu'il respirait. Il se sentait coincé, limité dans ses possibilités, incertain de jamais parvenir à vivre une vie à sa mesure, une existence différente. C'était cela qu'il espérait trouver à Boston, où il pourrait probablement obtenir un emploi dans une banque grâce aux connaissances en comptabilité qu'un cours donné aux adultes lui avait permis d'acquérir.

Harcelé par son père qui ne manquait jamais une occasion de chercher à régler sa vie, en brouille avec sa petite amie qui ne voulait plus le satisfaire hors mariage, intimidé par les jeunes de son âge, Frank Jefferson s'était enfui après avoir dérobé le pécule familial sur lequel il croyait avoir des droits. Son père, qui était si économe quand il s'agissait de contrôler l'argent, devait certes avoir une caisse secrète quelque part. L'hiver approchait et il ne pouvait imaginer qu'il allait devoir passer un jour de plus à ressasser ses idées de liberté. Il avait ressenti le besoin impérieux de fuir loin, pour son bien-être aussi bien que pour sa survie. Il n'en pouvait plus d'une demi-existence qui ne menait nulle part. Dominé par l'autorité paternelle qu'il n'avait osé affronter sous aucun prétexte, il n'était jamais sorti de son village.

Il avait entrepris son voyage par un temps sinistre en passant par la Pennsylvanie, en plein hiver, à travers les Appalaches. De lourds nuages noirs roulaient à l'horizon, accompagnés de vents qui soufflaient en rafales. Son aventure l'avait obligé à aller à la limite de ses forces. De temps à autre, il avait accepté de petites corvées qui lui avaient permis de subsister ou de négocier à l'occasion son passage dans un chariot de marchandises<sup>1</sup> sur des chemins raboteux.

Poussé par la faim et gelé à mort, il avait volé un manteau au relais des diligences, chapardé les provisions d'une auberge, et volé un repas qui lui avait valu d'être poursuivi par des chiens qu'il n'avait pu semer qu'en se jetant dans une rivière glacée. Trempé jusqu'aux os, exposé à un froid de canard, c'était frissonnant qu'il avait cherché refuge dans une grange, où il s'était réchauffé en se frictionnant avec de la paille qui lui avait rougi la peau. Comme l'obscurité venait, après s'être assuré que personne n'allait le déranger, il avait passé la nuit près des animaux dans l'étable attenante. Pendant que son linge séchait sur le dos du cheval, il s'était blotti contre la panse d'une vache assoupie qui lui avait fourni la chaleur dont il avait besoin.

De s'être sorti indemne de cette aventure lui avait prouvé qu'il était capable de rebondir, et il avait réalisé que, s'il voulait survivre, il lui fallait écarter les principes honnêtes qui lui avaient été inculqués.

Rêveur et contestataire, le fils s'était senti injustement prisonnier du cercle infernal que lui imposait la routine familiale, par surcroît dans un pays où l'abondance si proche lui avait toujours été refusée. Contrarié,

---

1. Les chemins de fer n'apparurent que plusieurs années plus tard avec l'arrivée de la locomotive à vapeur, prenant d'abord racine dans le nord du pays pour s'étendre ensuite rapidement jusqu'à constituer un réseau tentaculaire qui contribua au développement des États-Unis.

il n'arrivait plus à voir les puissants propriétaires terriens s'enrichir sans avoir sa part du festin. Il n'avait pu s'empêcher de les détester, ces nantis qui se gavaient de la sueur des braves gens. Il ne pouvait résolument plus se contenter des miettes qui tombaient de leur table.

Dès le moment où il avait commencé à fréquenter l'école, il s'était révélé un insoumis. De plus, il avait toujours exprimé sa pensée sans réfléchir, si bien qu'il s'était souvent retrouvé à contre-courant par rapport au reste de sa classe. Ses diatribes qui dénonçaient l'iniquité n'étaient pas vraiment du goût des gosses de riches, qui ne se souciaient guère du déséquilibre social. Ils lui avaient démontré qu'il s'était trompé et n'avaient pas manqué de le ridiculiser. Il en avait encaissé, des coups, sans oublier les quolibets qui pleuvaient et toutes les raisons qui étaient bonnes pour s'en prendre à lui. Il était devenu le souffre-douleur de l'école. On ne lui laissait pas le choix d'essayer chaque nouvelle fantaisie de ses tourmenteurs, qui s'en donnaient à cœur joie. Lui qui était pourtant loin d'être un maigrichon, il n'était quand même pas assez baraqué pour effrayer quiconque, surtout qu'ils s'y mettaient à plusieurs. Il avait bien mal choisi son clan, et l'intimidation était devenue son lot quotidien. Sa révolte l'avait mené beaucoup trop loin, et il n'allait pas pouvoir revenir sur le droit chemin.

Comme il était l'aîné de huit frères et sœurs, il avait rapidement été retiré de l'école et contraint d'aider son père à la boutique de forge, alors que la liste des travaux s'était allongée et qu'il fallait respecter les échéances pour satisfaire la clientèle. C'était aussi sans compter toutes les bouches affamées autour de la table. L'instruction était un luxe réservé à la classe dominante, et une importante proportion des représentants de sa condition sociale étaient appelés à quitter l'école aussi-

tôt qu'ils pouvaient lire et écrire un tant soit peu. Si on savait compter, même si c'était sur ses doigts, on pouvait se tirer d'affaire.

En réalité, son retrait de l'école lui avait procuré un immense soulagement, après les affronts répétés qu'il avait subis, mais il n'avait quand même pas pu empêcher les sobriquets de le suivre en dehors de l'établissement d'enseignement. Il était stigmatisé jusque dans la société. Comment aurait-il pu contrer ses tortionnaires qui envahissaient jusqu'à son sommeil? S'il avait cru laisser derrière lui le harcèlement qu'il s'était attiré, ce n'avait été qu'illusion. Ceux qui l'avaient poursuivi de leur réprobation à l'école n'allaient pas le laisser reprendre haleine, lui qui n'avait pas la pugnacité pour s'opposer. Mais il était décidé à mettre un terme à sa condition de laquais et à ne plus jamais connaître la soumission.

Au début de février, passé Columbus et Pittsburgh, les monts Alleghenies enfin derrière lui, il arrivait en vue de Philadelphie, où il pourrait refaire quelque peu ses forces avant de poursuivre son trajet. Le temps s'était adouci depuis qu'il avait quitté les montagnes et qu'il s'était rapproché de la civilisation. Les fermiers étaient occupés à préparer la terre. En approchant de la rivière Delaware, Frank put remarquer une certaine activité autour du port. Il envisagea sans délai de tenter d'y trouver un travail rémunéré, qui allait lui permettre ensuite de poursuivre son chemin. Il espérait bien que le pire fût derrière lui. Il allait enfin rejoindre la côte vers sa destination.